

AGUR BAÏONA

Maïté craignait que les formalités ne s'éternisent. Elle avait éprouvé un petit frisson en pénétrant dans l'ambassade de France, en terrain ennemi ? Son nom ne figure-t-il pas sur une liste d'indésirables ? Elle s'adresse à l'employé en euricain, mais celui-ci, avec le sourire, lui répond en euskara, et délivre sur le champ un visa de transit. Plus à l'aise à l'ambassade de Breizh, elle obtint avec la même facilité un visa touristique. Tout était au point pour le grand voyage, il lui manquait encore un document qu'elle irait chercher en début de semaine au consulat d'Occitania.

Pour Mariaxuri, cette excursion est un évènement : pour la première fois, dans la capitale !

Il était trop tard pour visiter la ville, mais elles ne faillirent pas à l'incontournable photo devant le monument célébrant le triomphe de Vitoria sur l'empereur des Français. Les deux cousines demandèrent à un passant — ils avaient l'habitude — de les prendre sous la frise représentant les populations délivrées du joug étranger, tendant leurs bras au général qui leur montre la voie de la liberté. Au-dessus, de fougueux cavaliers de bronze tournent autour de la colonne surmontée d'une victoire ailée.

Pour Maïté, ce n'était pas une découverte, avec la chorale du lycée, elle avait déjà participé ici à la cérémonie patriotique du 21 juin, l'an passé, et en présence du Président !

Les deux jeunes filles furent de retour plus tôt que prévu. À la sortie de la gare, Mariaxuri marque un temps d'arrêt pour observer le fronton de l'édifice, de l'autre côté de la place. Au-dessous des deux cloches s'élève la fresque représentant un vieillard barbu revêtu d'une longue robe et à la tête ornée d'un bonnet à deux étages. C'est une figure familière pour Maïté, qui ne s'étonne plus que ses parents se soient mariés ici !

— Tu es déjà allée dans le temple ?

— Oui, autrefois avec Mei et madame Liu Bao, répondit Maïté d'un ton agacé.

— Qu'y a-t-il à l'intérieur ?

— Un grand portrait, celui de leur maréchal. On y dépose des offrandes.

Mariaxuri aurait voulu en savoir davantage : comment s'appelait-il, était-ce un saint comme le vieillard barbu sur la façade ? Mais elle sentait bien qu'en abordant ce sujet, elle rouvrirait chez sa cousine une blessure, déclenchant chaque fois un accès de mélancolie.

Les jeunes filles contournèrent le temple et quittèrent le territoire de la Concession pour traverser le fleuve sur le vieux pont de pierre Sun Yat Sen. Sur la rive gauche, le café « Victor Hugo » leur offrait sa terrasse, près du confluent de l'Errobi. Maïté lui avait donné rendez-vous ici. Elle n'en avait pas parlé à sa cousine, voulant lui réserver la surprise. C'était raté, mais elles étaient en avance ! Rien n'était encore perdu. Elles demandèrent deux Mohitos sans alcool. En attendant, Mariaxuri observe sa cadette dont le regard s'attarde, de l'autre côté de l'Atturi, sur la citadelle, où flotte un immense drapeau rouge cantonné de bleu, orné du soleil à douze rayons.

— Tu y penses toujours ?

Maïté sursaute et émerge de son rêve.

— Il a eu un empêchement.

— Je ne parle pas de lui, mais d'elle. Elle te manque après tant d'années ?

Maïté esquiva la question en sortant son mobile pour appeler Esteben... Il avait éteint le sien. Voilà bien ses manières !

Il aurait au moins pu la prévenir !

— Les garçons sont tous pareils, loin des yeux, loin du cœur.

Elle en savait quelque chose, Mariaxuri.

— Toujours pas de *boyamigo*, lui demandait perfidement sa cousine chaque fois qu'elle venait passer quelques jours à Baïona ?

— Non, je ne suis la *girlamiga* de personne, répondait-elle, profondément agacée par ce jargon euricain employé par ces péronnelles de lycéennes !

Âgée de deux ans de plus que Maïté, Mariaxuri était pourtant belle, mais de cette beauté froide entachée d'orgueil, qui rebutait peut-être les garçons. À moins qu'ils ne le soient par le grand-père, chaque fois qu'elle en amenait un à la maison. Après son départ, elle avait droit à la revue de détail.

— D'où vient-il ?... Pas de chez nous, avec un nom comme ça ! Encore un Gascon... J'ai entendu dire que sa grand-mère est Française. Ou bien :

— Tu ne vas pas épouser ce type qui vendra des cochons sur les marchés, comme son père !

Qui parlait de se marier ? Mariaxuri n'en demandait pas tant. Elle aurait voulu, comme les autres, comme sa cousine, sortir avec un garçon qui l'aurait emmenée sur son scooter.

— Tu verras qu'à force, elle finira vieille fille, prédisait le papa de Maïté quand on lui rapportait tout ça. De quoi se mêle-t-il l'ancêtre, et qu'est-ce qu'il a toujours contre les Gascons ?

Ça lui rappelait ses fiançailles, quand il avait dû batailler ferme pour mériter la fille du « professeur ». Le sort de sa nièce le touchait d'autant plus qu'elle ressemblait beaucoup à Katalin. Elle avait son âge lorsqu'il l'avait connue.

Mais il ne décolérait pas devant de telles calembredaines. Marchand de cochons, et alors ? Le patriarche avait la mémoire courte !

Mais les emportements de Patxi Labarthe ne franchissaient jamais la porte du logement de la rue Pannecau. Un regard de sa femme suffisait à les retenir sur le seuil. On ne médissait pas impunément de Jakes Armendaritz et, à son sujet, il valait mieux éviter les questions embarrassantes.

Maïté qui adorait Mariaxuri, s'amusait pourtant de ces ragots, lorsque son père se lâchait. Petite, elle avait vécu un peu dans son ombre et à présent, c'est elle, la jeune fille qui était passée dans la lumière. Et voilà qu'Esteben posait un lapin, lui faisant perdre la face devant sa cousine. Elle lui réservait un chien de sa chienne ! Maïté, humiliée et inquiète, car les belles filles ne manquent pas, à la terrasse du « Victor Hugo » ou ailleurs.

Résignée et bougonne, Maïté range son mobile dans son sac à main, à côté du précieux passeport étoffé de tous ses visas.

Voici soudain que s'élève le son des cornemuses. Comme chaque soir, les Écossais regagnent, à pied, leur casernement à la Citadelle. Ils viennent des Allées Marines où ils gardent les bureaux du Gouverneur de la Concession. Ils seront bientôt suivis par la limousine, précédée de deux motards, Écossais également. Et comme chaque fois, Maïté tentera en vain de reconnaître des visages derrière les vitres teintées.

Le cortège défile devant la terrasse du « Victor Hugo » pour s'engager sur le pont de l'Errobi.

Ce spectacle quotidien laissait les habitants indifférents. On s'était habitué au son rauque des cornemuses, et même aux étranges uniformes de ces hommes venus du nord.

Cela n'avait pas toujours été le cas. Au début, disait le papa de Maïté, tout le monde rigolait en les voyant passer, à cause de leur kilt, bien sûr. Des soldats en juquette plissée, avec leur bourse brinqueballant sur le devant, et ce grand bonnet à poils ! Patxi Labarthe racontait volontiers cette anecdote.

— C'était un peu avant la naissance de ma fille. Je faisais ma partie de mus au bar de la rue des Tonneliers. Entrent trois Écossais. Soudain, un gars se lève et lance à la ronde : « Sous leur jupe, croyez-vous qu'ils en ont deux, comme nous autres ? »

Il n'eut même pas le temps de regretter ses paroles. Ils n'en laissèrent qu'un tas, un tout petit, dans le coin près des toilettes. Puis ils continuèrent à siroter tranquillement leur whisky pendant que le patron appelait l'ambulance. Nous, et bien, on a terminé notre partie. Ce type n'était pas d'ici, je crois qu'il

venait d'Ustaritze... L'histoire a fait le tour de la ville et plus personne n'a risqué à se froter à eux, de véritables pitbulls !

Les deux cousines regagnèrent le petit logement de la rue Panneau où le père les attendait.

— Vous avez fait bon voyage, le passeport est dûment tamponné ?

— Il a vu le prince, lance la mère depuis la cuisine !

— Il est habillé comme sur les photos, interroge Maïté ?

— Oui, avec cette serpillière sur la tête retenue par un anneau.

— Ça s'appelle un keffieh, rectifie Mariaxuri.

— Mais sans djellaba. Il portait un costume trois-pièces, comme les Chinois.

...

— Tu crois qu'on t'apercevra à la télé, otto Patxi, demande Mariaxuri ?

— Peut-être en train de pousser une porte, ou de servir.

La première chaîne d'Euskal Telebista diffuse, au journal de vingt heures, la cérémonie qui a eu lieu au restaurant du golf.

La presse avait fait de cet événement ses gros titres depuis plusieurs semaines.

« *La dernière entreprise française enfin nationalisée* », annonçait-elle triomphalement.

Mais en lisant l'article, on découvrait que la participation de l'état se montait à 20 %. Le reste était acheté par un consortium qatari taiwanais.

Katalin et sa nièce sont impatientes d'apercevoir le prince ; Maïté, le Gouverneur de la Concession. Peut-être sera-t-il accompagné ?

Les officiels qui viennent de visiter l'usine aéronautique toute proche entrent à Chiberta.

— Vous avez vu le tapis rouge ? C'est celui de la mairie, je suis allé le chercher avec Manez.

— Le maire, où est-il, demanda Katalin ?

— On ne l'a même pas invité. Il a juste fourni le tapis !

Le prince Farid ben Hamad sort de sa limousine.

— Ah ! il est drôlement beau, ne trouves-tu pas, Maïté ?

— Si tu désires faire partie de son harem, il est encore temps de s'inscrire, rétorque sa cousine qui guette la venue du Gouverneur Feng Meng.

Le chauffeur ouvre la portière arrière, le Gouverneur descend, seul.

Puis arrive la délégation française.

— Bon, si on regardait autre chose, je zappe ?

— Non, réplique Mariaxuri en lui reprenant la télécommande, je veux voir l'intérieur, je n'y suis jamais allée !

La conférence de presse commence, dans la salle du restaurant.

— Que faisais-tu pendant ce temps, otto ?

— Je débouchais le champagne, derrière le bar.

Puis les caméras se déplacent ; gros plan sur le prince et son entourage, suivi d'une déclaration du Gouverneur, et passage rapide sur les personnalités françaises.

— Voilà, c'est terminé les enfants. Demain, j'irai tout nettoyer, et rendre son tapis au maire.

On a déplié le canapé-lit dans la salle de séjour, qui sert de chambre à coucher à Maïté, dans le petit appartement sous les toits.

Ce soir encore, elle devra se serrer pour laisser un peu de place à sa cousine. Demain, jour de marché, Peio viendra la chercher pour la ramener à Donibane-Garazi.

Maïté a éteint la veilleuse. Les deux filles bavardent dans l'obscurité.

— Tu t'attendais à ce qu'elle accompagne son père, à Chiberta ?

— Il y a longtemps que je n'attends plus rien, Mariaxu !

— Tu ne l'as jamais revue depuis l'enfance ?

— Une seule fois, quand j'étais en première année de lycée.

— Raconte !

Mariaxuri connaissait toute l'histoire, par sa cousine, et par tante Katalin, sauf cette dernière rencontre.

— Je revenais du lycée par la rue Laffite. Un groupe de filles sort du musée Bonnat avec un professeur. Des Chinoises ! Mon sang ne fait qu'un tour. Je me range contre le mur pour leur laisser la place. Elle passe devant moi, sans me voir.

— Elle ne t'a plus reconnue.

— Arrête, après cinq ans seulement !

— Ce n'était plus une gamine.

— Non, mais une jolie jeune fille, la plus belle de la classe.

— Pourquoi ne l'as-tu pas interpellée ?

— Je n'ai pas osé. Elles parlaient toutes en chinois et je me sentais étrangère.

— Tu aurais pu les suivre et profiter d'un instant où elle était seule.

— Le car de l'Institution les attendait en face. Elles sont montées, puis il a démarré.

Maman était revenue un soir de la Citadelle avec cette nouvelle étonnante.

— Madame la gouverneure veut que sa fille apprenne l'euskara !

— Bah, encore un caprice, répondit papa, caché derrière son numéro d'Herria !

— Je ne crois pas, elle a fait appel à monsieur Dufau, professeur au lycée. Mais ce n'est pas tout. Elle aimerait qu'elle pratique notre langue avec un enfant de son âge.

Papa reposa son journal, sentant venir la suite.

— Madame Liu Bao m'a demandé si je pouvais lui amener notre Maïté le jour du repassage. Le mercredi, elle n'a pas d'école et s'ennuie à la maison.

La fillette qui faisait ses devoirs sur la table de la salle à manger avait levé la tête de son cahier en comprenant qu'on parlait d'elle.

— Elle aura peur, au milieu de tous ces Chinois.

Maïté se précipita dans la cuisine.

— Je ne crains pas les Chinois ni les Écossais... Comment s'appelle la petite fille ?

— Mei, elle a ton âge.

— Où va-t-elle à l'école ?

— Elle a un précepteur chinois... Mais pas de camarades de jeu.

Maïté dut batailler ferme avec maman pour convaincre papa de laisser sa fille entrer dans la Citadelle. Après une longue discussion, il donna enfin son accord.

— Si la petite n'apprend pas l'euskara, la nôtre parlera peut-être le chinois. Par les temps qui courent, c'est plus utile.... L'euskara, à quoi cela lui servira-t-il pour se marier plus tard à Taiwan ?

Papa ne détestait pas les Chinois, mais n'avait pas une haute opinion de madame la gouverneure. Depuis que maman était revenue profondément choquée, après que celle-ci lui ait conté sa visite à la cathédrale.

Madame Liu Bao se piquait de vouloir, comme elle le disait avec élégance, « s'imprégner de la culture indigène ». Aussi avait-elle obtenu ce privilège avec quelques dames chinoises de la Concession : découvrir la cathédrale. Et leur guide n'était autre que Monseigneur l'Évêque, flatté d'un tel intérêt pour son édifice.

« Je ne savais pas que votre religion était si cruelle, avait-elle déclaré à maman. Votre prophète, cloué sur une poutre, avec le sang qui dégouline. Toutes ces scènes de décapitation, de flagellation... Heureusement que je n'ai pas amené ma petite Mei, cela l'aurait traumatisée. »

— Mais elle blasphème cette femme ! Es-tu bien sûre ?

— Patxi, je comprends aussi bien l'euricain qu'elle le parle, avait rétorqué maman.

— Et eux, qu'est ce qu'ils fabriquent dans leur temple en face de la gare, j'aimerais le savoir.

Quoi qu'il en soit, le mercredi suivant, Maïté franchissait la porte de la Citadelle avec sa maman, fière du laissez-passer à son nom, avec sa photo, qu'elle avait tendu elle-même au garde écossais dans sa guérite.

Madame Liu Bao les accueillit à l'entrée de ses appartements.

— Ka tè lin, mademoiselle Mei termine son cours d'euskara avec monsieur Dù Fū. Votre petite Maïté pourra la rejoindre ensuite dans sa chambre.

Cette dame est bien familière avec elle, se dit Maïté. Seuls les amis se désignent ainsi par leurs prénoms.

Puis elle donna ses ordres, et Maïté accompagna sa maman à l'office où l'attendait un monceau de linge à repasser.

Quelques minutes plus tard, une jeune femme européenne ouvrit la porte et annonça que, « *Miss Feng Mei is waiting miss Maïté in her bedroom.* »

Un peu abasourdie par cette tour de Babel, Maïté, inquiète, suivit la nanny dans les couloirs de la résidence. On monta d'un étage pour déboucher dans une véranda s'ouvrant sur le ciel. Ce jardin intérieur était envahi de végétation en pot où Maïté reconnut les hibiscus, bromélias, et calathéas qu'elle apercevait chez la fleuriste de la rue Lormand où maman faisait le ménage le vendredi. Au milieu d'un bassin s'épanouissaient des nénuphars. Elle se pencha pour voir s'il y avait des poissons. Quand elle se releva, l'Anglaise avait disparu. Une porte s'ouvrit derrière un rideau de bambou. Un homme âgé, d'allure austère, sortit, fit une longue révérence et passa sans la remarquer. Monsieur « Dù Fū » venait de terminer sa leçon. Maïté ne savait pas encore qu'elle le retrouverait l'année suivante au collège où monsieur Dufau, son professeur d'euskara, ne s'inclinerait plus devant ses élèves !

Une petite fille surgit, se jeta à son cou et l'embrassa. Maïté n'avait pas l'habitude de tels épanchements de la part de ses camarades de classe.

— Bonjour Maïté, tu peux entrer à présent, ma leçon d'anglais avec nanny ne commence qu'à seize heures. Mei l'entraîna dans sa chambre.

— Hideko, viens dire bonjour à Maïté.

Du fond de la pièce s'avança une autre enfant, vêtue comme Mei d'une jupe bleue à volants découvrant les genoux, et d'un chemisier blanc largement échancré. Sa chevelure très noire, coupée droit sur le front retombait sur ses épaules. Quand elle s'approcha, Maïté fut frappée de sa ressemblance avec la jeune Chinoise.

— Maman ne m'avait pas dit que tu avais une sœur.

— Je ne suis pas vraiment cela, répliqua Hideko, mais on pourrait s'y tromper.

Maïté, depuis son entrée dans les appartements du Gouverneur allait de surprise en surprise : le jardin intérieur dans cette caserne, l'accueil chaleureux de Mei et cette sœur qui n'en était pas une...

— Ton prénom est Maïté, et ton nom de famille ?

— Labarthe.

— Tu habites à Baïona ?

— Oui, rue Pannecau.

Hideko, contrairement à Mei, parlait un euskara parfait. Comment avait-elle pu l'apprendre si vite depuis son arrivée de Taiwan ?

— ...

— Tu es scolarisée à l'école de la rue Laffite, dans la classe de mademoiselle Dellisalde, et ta maman achète au Petit Casino ?

— Oui, oui, mais comment peux-tu savoir tout ça ?

— Parce que je suis très intelligente, comme l'indique mon prénom, Hideko. Outre l'euskara, je parle chinois, anglais, et bien entendu, japonais. Madame Liu Bao a fait brider mon euricain, car elle ne veut pas de ce sabir indigent pour sa fille. C'est bon pour les domestiques et les ouvriers du port !

Maïté était de plus en plus mal à l'aise. Mei pouffait de rire dans son dos. Les deux sœurs se moquaient d'elle, pauvre enfant de servante !

— Je sais encore beaucoup de choses sur ta famille. Ton père est employé comme jardinier au golf de Chiberta, sous les ordres de Hong Jian... Mais je discerne sur les traits de ton visage le masque de la peur... Mei, il faut lui dire la vérité.

La petite fille qui s'était bien amusée, jugea aussi que le jeu allait trop loin.

— Je t'en laisse le soin Hideko... Mais asseyons-nous ? Maïté tremble comme une feuille, nous l'avons terrorisée. Les deux fillettes s'installèrent sur le canapé et Hideko en face, sur un pouf. Maïté remarqua le galbe parfait de ses jambes quand elle les replia sous elle. Elle était encore plus jolie que Mei.

— Maïté, je ne suis pas sa sœur, mais un Géminoïd de classe F, mon « père » est le professeur Ishoguro de l'université d'Osaka.

— Et papa l'a ramené du Japon pour mon anniversaire.

Ces précisions plongèrent Maïté dans un abîme de perplexité. Bref, elle ne comprenait plus rien.

— Je discerne à présent sur les traits de ton visage des marques de stupéfaction et d'incrédulité... En vérité, Maïté Labarthe de la rue Pannecau, je ne suis pas une fille, mais un robot humanoïde de dernière génération. Seuls huit modèles de ce type existent actuellement dans le monde, dont quatre au Japon.

Maïté avait déjà vu des robots à la télévision, ils marchent, courent, et peuvent même monter des escaliers. Mais ces machines disgracieuses exhibent leurs rouages et leurs articulations.

— Si tu ne me crois pas, je peux enlever ma perruque.

— Non, non, objecta Mei, je ne veux pas apercevoir ce qu'il y a dessous... Maïté, si tu doutes, prends-lui la main, touche son visage.

La fillette en tremblant s'approcha de Hideko. Elle caressa sa joue. Elle était faite d'une matière douce et souple, pas très différente de la peau.

— Embrasse là, l'encouragea Mei, elle aime ça.

Surmontant ses dernières appréhensions, Maïté déposa un baiser sur la joue de la machine. Hideko esquissa un sourire. Ses battements de cils découvrirent des yeux verts qui bougeaient dans leurs orbites.

Maïté était conquise !

Son visage mobile trahissait des sentiments qu'on ne percevait pas chez Mei, volontiers plus réservée, à cause de l'éducation maternelle qui lui enseignait à les interioriser.

Maïté demanda à Hideko de l'embrasser à son tour. Un peu étonnée, elle se rapprocha d'elle. Dissimulant une rangée de dents blanches, ses lèvres s'entrouvrirent et vinrent effleurer la joue de la fillette.

— Bon, finis les mamours, Hideko, sers-nous le thé !

Était-elle jalouse, ou voulait-elle montrer à Maïté que son robot était aussi conçu pour les tâches ménagères ?

Hideko se leva et se dirigea d'une démarche souple vers la desserte où la nanny avait laissé la thermos et les tasses. Elle fit deux voyages pour les ramener et les poser sur le guéridon devant le canapé, avec des gestes lents mais extraordinairement précis. Elle déboucha le récipient, remplit une tasse, s'arrêtant quand elle fut pleine, puis s'attaqua à la deuxième. Tout ça sans verser une seule goutte à côté !

Maïté n'en croyait pas ses yeux.

— Elle est douée hein !

Ayant capté qu'on s'adressait à lui, le robot offrit son plus joli sourire à la fillette.

— Moi, j'aurais déjà renversé la moitié de la thermos sur la nappe. Quant à la nanny, c'est une vraie catastrophe, tu t'en rendras compte. Ces Anglaises sont de véritables souillons, comme dit maman, on voit bien qu'elles viennent des bas quartiers !